

GYÖRGY ANTALFFY

## Machiavel et les sciences politiques

### *1. L'art de la direction politique*

L'idéal du souverain de Machiavel est plutôt l'artisan de la direction politique que celui des sciences politiques. Les règles de cet art sont basées sur la connaissance effective de la réalité. D'après Cassirer, c'est Machiavel qui est le premier auteur politique qui parle de « l'art de l'Etat », bien que cette pensée se trouve dans les oeuvres de tous les penseurs politiques importants, en partant de Platon.<sup>1</sup>

On traite donc l'art de la politique et pas celui des sciences politiques. Pas seulement puisque Machiavel parle de « l'art » et pas de « sciences », mais la cause en est aussi que les pensées de Machiavel ne peuvent pas être réunies autoritairement en un système unique. Machiavel n'a pas été un esprit synthétique, et il ne se servait pas de théorie et de philosophie politiques systématiquement construites. Ses vues sont exprimées indirectement dans « Le Prince » et dans les « Dissertations ». Les conclusions concernant sa philosophie politique sont donc à tirer des constatations, affirmations, croyances, sympathies ou bien antipathies contenues dans ses oeuvres.

Dans le sens moderne du mot, Machiavel n'est pas un savant. Lorsqu'un écrivain politique s'occupe en première ligne des faits et de leur analyse et pas de celle des idées, il ne devient pas nécessairement un savant. Une conception n'est véritablement scientifique que si elle s'adapte aux méthodes qui sont justifiées incontestablement par l'expérience. En ce sens, Machiavel ne peut être considéré comme savant. Il élabore pour l'histoire un moyen d'action: de tels événements sont justifiées par son aide dont l'expérience a été faite par lui, personnellement. Au fond, ce sont les faits dans lesquels il cherche les exemples historiques y relatifs. Ses conclusions sont des généralisations empiriques basées sur l'observation des événements contemporains.

Ses oeuvres sont pleines d'exemples concrets: il ne généralise ou donne jamais de conseils, sans appuyer ses conseils ou généralisations sur des exemples de l'histoire. En faisant connaître ses pensées, c'est toujours l'homme à qui il s'intéresse, en plus, il traite en premier ordre les qualités de l'homme de la réalité et néglige l'homme revêtu de qualités désirables. Ce n'est seulement le fonctionnement de l'Etat qu'il décrit, mais aussi, le cas échéant, quelle devrait être l'action à suivre. Il explique la manière de l'institution d'un régime fort et les moyens de son maintien. Son point de départ consiste en ce que les gens désirent un Etat fort, c'est pourquoi il se restreint à leur donner des renseignements de savoir comment ce but serait à atteindre.

Machiavel n'est pas un savant, car il ne possède pas de méthode dans un sens moderne, lui permettant de justifier le bien-fondé de ses observations. On pourrait le nommer un savant

<sup>1</sup> *Ernst Cassirer: The myth of the state.* Garden City, N. Y. Doubleday, 1955. pp. 193—194.

des sciences politiques s'il s'était servi de la méthode historique à l'aide de laquelle il aurait pu tirer des conclusions politiques, s'il avait eu des idées exactes concernant l'utilisation de l'histoire aux fins de justifier des conclusions. Machiavel fournit des exemples de l'histoire à l'appui de constatations politiques. Cependant cela ne signifie pas encore la mise en application de la méthode historique pour examiner, par son aide, systématiquement l'histoire. Lorsqu'il se réfère à l'histoire et aux anciens historiographies, Machiavel est guidé par l'intention de démontrer de corrélations fonctionnelles dont la stabilité assure la possibilité aux mesures politiques calculables auparavant. L'histoire de l'Antiquité exige des explications qui puissent servir le but de nos propres expériences, et ce pour les employer au cours de la solution des problèmes du temps présent.

Machiavel ne s'est pas aperçu que les anciens de Rome vivaient entre autres circonstances, ont eu un autre jugement de valeur que ses contemporains, les florentins, vénitiens, génois.

L'essentiel de la vue machiavélique consiste dans la pratique politique, une expérience élargie par l'histoire.

Les sciences politiques de Machiavel et les sciences exactes de Galilée sont basées, d'après Ernst Cassirer, sur le même principe fondamental. Leur point de départ est également l'axiome concernant l'uniformité et l'homogénéité de la nature. La nature est toujours la même tous les phénomènes de la nature obéissent aux mêmes et inaltérables règles. Au domaine de la physique des motifs identiques produisent des conséquences identiques.

Mais s'il s'agit des gestes humaines, ce principe devient problématique. Machiavel devait reconnaître que les gestes humaines ne peuvent pas s'expliquer exclusivement par le simple raisonnement. C'est la cause du fait que son raisonnement comprend une notion plus ou moins mythique. Cette notion est le rôle de la fortune, de la chance. Machiavel estime que la fortune est un facteur indispensable de la vie politique qui, en qualité de force motrice, fait monter une nation au-dessus de l'autre et lui prête un rôle dominant au monde. La chance est abordée par Machiavel comme une catégorie politique, et dans ce sens il consacre, dans le *Principe*, un chapitre particulier à son analyse, dans lequel il traite le thème suivant: « La chance, combien vaut-elle dans les choses humaines et comment peut-on la contrarier ».<sup>2</sup>

Le monde est finalement, s'exprime Machiavel dans la préface du deuxième volume de ses *Dissertations*, toujours le même: il y avait à toute heure du bien ou du mal. Ces deux pôles ont échangé parfois le point principal, celui-ci a passé d'un empire à l'autre. Le bien et le mal n'y sont pas à contempler comme catégories éthiques, mais il s'agit là de la chance ou malchance.<sup>3</sup>

Par rapport à la chance il est encore nécessaire de mentionner un facteur important: c'est l'astrologie. C'était la science prenant une place de premier rang à cette époque et elle avait une très grande influence sur l'esprit de la renaissance. Machiavel n'a pas pu, non-plus, se soustraire à cette influence.

« Je n'en sais pas la cause, mais selon le témoignage unanime des anciennes époques et de l'ère moderne, les événements de grande importance touchant la vie des villes ou des pays, sont toujours prévus par des esprits clairvoyants ou manifestations, ou bien par miracles et signes célestes d'une autre espèce ». Il ne comprend pas ce phénomène, mais ne le conteste pas: « Quoi qu'il en soit, mais après de tels indices de nouveaux et d'extraordinaires événements s'accomplissent dans la vie des pays ».<sup>4</sup>

Tout cela ne signifie pas que Machiavel aurait eu un point de vue d'une espèce fataliste.

<sup>2</sup> *Machiavel: Le Prince*. XXV. pp. 80—83.

<sup>3</sup> *Machiavel: Conversations...* tome II, Introduction, p. 227. cf. Ernst Cassirer: op. cit. I. pp. 194—198.

<sup>4</sup> *Machiavel: Conversations...* tome I, LVI. pp. 214—215.

A l'époque de la renaissance on cite souvent le mot suivant: « Vir sapiens dominabitur astris » — « le sage sera maître des astres » — auquel Machiavel a donné une interprétation nouvelle et encore plus large: le pouvoir de la chance est grand et incalculable, mais il n'est pas invincible. Si on a l'impression que la chance est invincible, ce n'est que la faute de l'homme qui ne met pas en jeu tous ses efforts et n'ose pas contrarier la chance.<sup>5</sup>

Machiavel sécularise la notion mythique de la chance du Moyen-Âge et fait renaître l'ancienne conception gréco-romaine sur la chance dans une nouvelle interprétation: il est vrai, dit-il, que la chance gouverne le monde, mais l'homme n'est pas entièrement soumis au hasard aveugle. C'est pourquoi qu'il formule au chapitre 25 du Prince des règles tactiques destinées aux combats contre le pouvoir fatal de la chance.

Ces règles comprennent deux éléments qui, en apparence, sont contradictoires. Celui qui désire faire sa preuve à l'encontre de la chance, doit avoir deux traits de caractère contradictoires: l'audace et la timidité, la réserve et la véhémence. Il ne peut espérer la victoire sur le hasard qu'en unissant en soi-même, d'une façon paradoxale, ces qualités opposées et antagonistes. « Celui qui change son caractère conformément à la variation du temps et des choses, peut s'assurer la chance. »<sup>6</sup>

La notion de la chance signifie pour Machiavel la notion de l'incalculable. La chance joue un rôle dans des conditions et circonstances qu'on doit expliquer, dans la mesure des possibilités, mais qui, à la base d'analogies, ne seront jamais compréhensibles. Tout cela revêt une importance à l'occasion du jugement du succès ou fiasco d'une action, ce qu'on peut alors apprécier, selon les conséquences, comme chance ou malheur.

La chance ressemble « à certains fleuves ravageurs qui, en débordant inondent les plaines, broient les bois et les bâtiments, emportent le sol d'une place à l'autre: tout le monde les fuit redoutant leur colère ravageuse, et on est incapable de les endiguer; mais puisqu'ils ont ce caractère, la seule solution qui reste à la population est de se préparer d'avance, en temps tranquilles, par construction de digues et de remblais, car la fureur canalisée des fleuves est moins indomptée et nuisible ». La chance « montre son pouvoir là où elle n'est pas envisagée du point de vue du fonctionnement des forces mûrement réfléchies et dirige sa colère vers des directions où de digues et remblais ne se trouvent pas en son chemin. »<sup>7</sup>

Les auteurs politiques comparent volontiers la notion de l'« arte dello stato » de Machiavel avec la notion « techné » de Platon. D'après l'opinion de Cassirer, l'art de l'Etat de Machiavel est une routine basée sur des opportunités pratiques et celle-ci est également applicable à tous régimes gouvernementaux. La méthode politique de Machiavel consiste en ce qu'il tâche de remarquer toujours à l'avance les dangers menaçant les divers gouvernements. Machiavel apprend au prince ce qui est à faire aux fins d'anticiper les dangers qui menacent sa suprématie, d'éviter les troubles internes, de prévenir les complots éventuels. Machiavel anatomise les actions politiques ressemblant à un chimiste qui analyse des processus chimiques. Le chimiste en produisant dans son laboratoire des poisons violents, n'est responsable, sans doute, de leurs effets. Le poison se trouvant entre les mains d'un bon médecin, peut sauver la vie d'un homme, mais tombant à la disposition d'un assassin, il est bien capable de tuer. Ni l'un ni l'autre des cas éventuels nous permet de louer ou de condamner le chimiste. L'approche si précise et faite sur la base des sciences exactes des problèmes de la méthode politique, n'est à découvrir dans la littérature de l'Âge moderne que premièrement dans les oeuvres de Machiavel.<sup>8</sup>

<sup>5</sup> *Machiavel: Le Prince*, XXV, cf. Ernst Cassirer: op. cit. I, pp. 197—199., *Jacob Burckhardt: La culture de la renaissance italienne*. Trad. Elek, Artur (Intr. Juhász, Vilmos) Bp. Dante 1945, pp. 271—276.

<sup>6</sup> *Machiavel: Le Prince*, XXV, p. 82, cf. Ernst Cassirer: op. cit. I, pp. 200—201.

<sup>7</sup> *Machiavel: Le Prince*, XXV, pp. 80—81.

<sup>8</sup> *Ernst Cassirer: op. cit.*, pp. 192—193., of Kardos, Tibor: *La mentalité parfaitement immuable de Machiavel*. In: *Kardos, Tibor: L'humanisme vivant*, Bp. Éd. Magvető, 1972, p. 342.

L'homme d'Etat qui veut se maintenir à la surface, doit posséder la technique de la politique en l'appliquant sans prendre en considération le bien ou le mal. Ce n'est que sans réserves qu'il a à s'adapter aux prétentions commandées par les circonstances.

Le point de départ du « nouvel art de la politique » de Machiavel se trouve dans l'attitude humaine ; il en déduit la notion de l'opportunité et l'utilité politique et il relativise le « bonum » en une notion dépendant des circonstances actuelles. D'après Machiavel, la contradiction existant entre l'opportunité politique et le « bonum » absolu donne priorité à la première. Suivant son avis, la capacité politique se montre dans la connaissance des conséquences, tandis que son critère est la réussite. C'est toujours la situation politique concrète qui détermine les moyens politiques à choisir, mais, sans doute, les maintiens déterminés par certaines normes conduiront, sous conditions identiques, aux résultats analogues. Toutes ces normes formées — n'importe comment — par les conséquences possibles, sont déterminées toujours par les pendants de contraste du « bonum » et de l'« utile », c'est-à-dire par ceux du bien et de l'utile. C'est inévitable : les conditions des situations politiques changent d'une manière permanente, et par conséquence varient les moyens à appliquer aussi.

C'est pourquoi qu'on a besoin, malgré la connaissance des régularités, de s'orienter sans cesse et conséquemment en fonction du changement des situations, en désignant toujours le maintien dont les conséquences favorisent la domination de « l'utile » accessible dans la situation concrète, c'est-à-dire celle de l'utilité politique.

L'adaptation du maintien politique à un certain « bonum », c'est-à-dire à un certain ordre de valeur des moeurs, rend toujours contestable la possibilité du succès ; cela veut dire que le politicien doit savoir apprécier à tout temps l'opportunité du « bonum », de l'action fondée sur la moralité, et la nécessité de sa négligence aussi. Pour cette raison il est souhaitable que tout souverain désirant maintenir son pouvoir, apprenne comment il doit faire du bien. L'engagement au « bonum » moral, autrement dit à l'idée morale, est éliminé par Machiavel de façon conséquente de sa théorie politique.

La « qualité di tempi » ou simplement « i tempi » signifie pour Machiavel les conséquences de la constellation objective et indépendante du résultat de l'action humaine. Il l'appelle « occasione », l'occasion qui se traduit par le résultat possible de l'action et de la conduite. « ... ou l'un ou l'autre y parvient ; il est possible que deux personnes réussissent tout en choisissant de différentes voies, l'une avec précaution et l'autre avec passion ; et cela ne dépend que du changement des temps »... — écrit Machiavel dans chapitre 25. du Prince. Couronné de succès est celui des politiques dont les activités s'appuient à une hypothèse correspondant aux conditions admises par la « qualité di tempi ». Mais sans effets restent tous les politiques qui ont pour point de départ une hypothèse émanant de la mauvaise reconnaissance de l'occasion. Ce sont toujours les conditions comprises dans l'« occasione » qui doivent déterminer le point de départ d'une action ou d'un maintien ; toutes actions doivent naître d'elles.

On arrive de cette façon à la « necessità », à la notion de la nécessité de Machiavel.

« Nous avons déjà mentionné, dit Machiavel, combien la contrainte est une utile impulsion des actions humaines et de quelle grandeur peut être la gloire qu'elle entraîne... Les anciens chefs de guerre ont bien connu la force de la nécessité, quelle sorte d'intrépidité d'une lutte obstinée est réveillée par elle dans les âmes des soldats. Ils ont donc donné tous les soins à ce que leur armée soit pressée par la nécessité, d'une part, et tâchaient de priver l'ennemi de cette force impulsive, d'autre part. A ces fins ils ont ouvert souvent des chemins devant l'ennemi qu'ils auraient pu clore, et on a clos au-devant les propres soldats des chemins praticables facilement. Celui donc qui veut que son fort se défend résolument ou que son armée lutte de pied ferme, tâche à implanter avant tout ce sentiment dans l'âme de ses soldats. » « Mais pour revenir à notre point de départ : le chef de guerre ayant l'intention d'attaquer, doit faire tout son possible dans l'intérêt de priver les défenseurs de la nécessité

par conséquence de la contrainte aussi: s'ils ont peur du châtement qu'il leur promet le pardon, s'ils redoutent la perte de la liberté qu'il leur prouve de ne pas mettre en danger le bien commun ...» Il cite d'après Live les paroles suivantes du duc de l'armée volsque enfermée par les Romains et se trouvant dans la contrainte de s'évader les armes à la main: «*Ite mecum; non muros nec vallum, armati armatis obstant; virtute pares, quae ultimum ac maximum telum est, necessitate superior estis!*» ... «*Allez, après moi maintenant... ni de murs ni de remparts existent devant vous, il n'y a que de soldats contre soldats; votre vaillance n'est moindre que leur courage, et c'est vous qui êtes renforcés par l'arme principale, par le péril extrême*».<sup>9</sup>

Virtù — fortuna — necessità, ce sont les trois notions auxquelles Meinecke, en appréciant les vues de Machiavel sur la théorie politique, ajoute la triple notion comprenant le naturalisme, le volontarisme et le rationalisme. Et il ajoute: «*... ohne seinen universalgeschichtlich vertieften Glauben an den Segen der necessità, ohne den inneren Schwung, den er ihm gab, würde er auch nicht mit solcher Entschlossenheit und Überzeugtheit das verkündet haben, was man den Fluch der necessità, der Staatnotwendigkeit nennen kann, den Machiavellismus.*»<sup>10</sup>

«*L'homme prudent — dit Machiavel — suit toujours le chemin des maîtres du moment ou celui des gens qui ont imité les grands, et quoique de cette façon il ne rattrape pas son exemple en bravours, il s'approche à moins de celui-ci.*» Parmi ceux qui ne sont pas redevables de la principauté à la fortune, mais à leurs heureuses dispositions... les plus célèbres sont Moïse, Kyros, Romulus, Thésée et d'autres... Et en examinant leur vie et activités, il surgit que la chance ne leur a donné que des occasions, de l'argile quasiment qu'ils ont pu former à leur aise; sans occasions convenables leur talent aurait péri, tandis que sans bravours les occasions auraient été inutiles».<sup>11</sup>

La vertu (virtù) politique est la condition première de la liberté. Lorsqu'un homme d'Etat n'agit pas conformément aux circonstances, c'est lui-même qui devient leur jouet.<sup>12</sup>

L'homme ou l'Etat possédant la «*virtù*», maîtrisent la situation et conservent leurs dignités. Ce sont la compréhension, la clairvoyance et l'énergie qui conjointement constituent la vertu (virtù) et sont l'opposé du tort politique, autrement dit du défaut (vizio).

Dans la terminologie de Machiavel le tort (délict) politique et le défaut politique sont des notions égales. La «*virtù*» et le «*vizio*» sont donc proprement dit des notions politiques: la «*virtù*» signifie la reconnaissance correcte de la situation politique, et en outre l'action adéquate. Le «*vizio*» et la corruption (corruzione) de l'Etat en sont le pendant de contraste. La résultante de ceux-ci consiste dans l'estimation fautive de la situation et le discernement politique erroné, le jugement faux de «*l'utile*», de l'opportunité politique.

La «*virtù*» signifie dans l'interprétation de Machiavel l'adaptation permanente des actions aux situations politiques exprimées par les occasions. Il en suit que l'action est à débarasser de toutes restrictions normatives, excepté le cas où il s'agit des intérêts de la conservation de soi-même. Ils n'existent pas dans la considération de Machiavel de méthodes et normes exclusives ou quelque sorte de «*bonum*» normatif, l'observation desquels garantirait un succès certain.

L'adaptation suppose la souplesse du caractère qui est seulement propre d'un souverain ayant capacité d'attendre le temps de la constellation favorable et de saisir l'occasion.

Attendre le moment apte et agir à l'époque convenable, respectant les possibilités et

<sup>9</sup> *Machiavel: Conversations ... livre III, XII. pp. 369—372.*

<sup>10</sup> *Friedrich Meinecke: Die Idee der Staatsräson in der neueren Geschichte, 3. Aufl. München—Berlin, Oldenbourg, 1928, pp. 47., cf. Bernard Guillemin: Machiavel. L'anthropologie politique, Genève, Droz, pp. 339—343.*

<sup>11</sup> *Machiavel: Le Prince, VI, p. 22.*

<sup>12</sup> *Machiavel: Conversations ... livre III, XXXI, p. 409.*

mettant la fortune au service de ses propres intérêts, en profitant d'elle à ces fins, d'associer en outre la force active et l'habileté à la « vertu », donc à l'adresse politique: voilà l'essentiel de la méthodologie politique de Machiavel.

Malgré sa vue perçante et son réalisme profond, la place de Machiavel est désignée par la majorité des auteurs spécialistes au milieu des grands auteurs politiques.<sup>13</sup>

Antonio Gramsci voit juste en prétendant que l'oeuvre la plus connue et la plus discutée de Machiavel, le Prince, « a le trait fondamental de ne pas être une dissertation systématisée, mais c'est un livre vivant, où l'idéologie politique et les sciences politiques sont alliées dans la forme dramatique du mythe. Avant Machiavel, expose Gramsci, la manière d'être des sciences politiques étaient l'utopie et la dissertation scolastique, mais lui, il donne à sa conception une forme phantastique et artistique. C'est de cette façon que l'élément théorique et rationnel est personnifié par un chef d'armée, d'une personne étant le symbole perceptible et « anthropomorphe » de la « volonté collective ». Ce n'est pas par voie de l'analyse et de la systématisation des critères que Machiavel présente l'évolution d'une volonté collective s'orientant vers une visée politique déterminée, mais en la considérant comme qualités, traits de caractère, devoirs et nécessités d'une personne concrète... »<sup>14</sup>

## 2. L'image de l'homme chez Machiavel

C'est l'homme qui occupe le centre de l'attention de Machiavel. Il y faut ajouter que son attention s'est concentrée à l'attitude politique de l'homme. Il a examiné en première ligne les circonstances formant de l'homme un bon citoyen et ne s'intéressait pas aux bonnes qualités de l'individu. On pourrait dire aussi que l'homme de Machiavel est surtout un « zoon politikon » quoique son interprétation se rapportant à cette notion diffère en quelque sorte de celle de l'Aristote.

L'image de l'homme chez Machiavel est caractérisée en premier lieu qu'il restreint son attention particulièrement à l'attitude politique de l'homme et au jugement du caractère de celui-ci du point de vue de la politique. Ce n'est pas l'homme, l'apparition biologique à laquelle il s'intéresse, mais c'est son phénomène social qui l'attire, c'est-à-dire l'homme comme citoyen, soldat, prince, fonctionnaire public. Il s'intéresse surtout à la psychologie politique, à tous les facteurs humains, sentiments, éléments de conscience qui influencent l'attitude politique. Il se préoccupe tant de la psychologie individuelle que de la sociale. Sous ce rapport on peut considérer Machiavel à juste titre comme le précurseur de Hobbes, Locke, Montesquieu, Burke et Tocqueville.

Machiavel est le premier parmi ceux qui examinent l'homme dans la forme de sa manifestation sociale. Un des plus grands triomphes de Machiavel est la découverte de la psychologie humaine.<sup>15</sup>

Machiavel a apprécié bien les relations existant entre la psychologie politique et les institutions politiques. Il a examiné le processus de l'origine des Etats, celui de leur renforcement et les causes de leur chute. Dans ses oeuvres et surtout dans les Dissertations il signale plusieurs fois que l'Etat dont les citoyens sont des défaitistes dépourvus d'assurance et sans honneur, ne peut être fort. L'Etat représente une formation qui, mieux que toutes autres institutions, exige le loyalisme des gens. L'Etat dispose d'une structure; plus cette structure est-elle bonne davantage accroissent les possibilités et la force de l'Etat.

<sup>13</sup> Ernst Cassirer: op. cit. I, pp. 156—157.

<sup>14</sup> Antonio Gramsci: Le prince nouveau. Notes sur Machiavel. Trad. (postface, notes) Betlen, János, Bp. Magyar Helikon, 1977, p. 7.

<sup>15</sup> Kardos, Tibor: op. cit. I, p. 343.

Un grand nombre des gens font ressortir le pessimisme de Machiavel, nombreux sont ceux qui l'exagèrent. Dans ses oeuvres il se prononce maintes fois, sans doute, désavantageusement sur les gens. Il est vrai que les hommes « ne peuvent pas être entièrement méchants ou entièrement bons », et ils sont pourtant très souvent mauvais et infâmes et « ... ils attaquent plutôt quelqu'un qui a gagné leur affectation au lieu d'une personne qu'ils craignent... »<sup>16</sup> Le souverain doit être toujours sur ses gardes, « parce que l'amour est entretenu par les liens de la reconnaissance, et comme les hommes sont des misérables, les liens rompent toutes fois où leurs propres intérêts l'exige. »<sup>17</sup>

Cependant, le pessimisme de Machiavel n'est pas univoque. Il mentionne en nombre d'endroits la vertu des Romains, ou parle-t-il « des gens de la région montagneuse » qui ne sont pas encore contaminés par la civilisation dépravée, et chez eux, devant celui qui veut fonder une république, ne s'élèvent pas d'obstacles, « car même le sculpteur taille plus facilement une belle statue du marbre cru que d'une matière déformée déjà par d'autres. »<sup>18</sup> Il n'est pas à oublier: le pessimisme de Machiavel repose sur une base réelle. Il n'a pas pu se rendre indépendant de l'état déplorable de son temps et de son entourage, au milieu duquel toutes mauvaises intentions ont pu se faire valoir. Ce n'est qu'au milieu des peuples du Nord qu'il a pensé de retrouver, au plus, l'amour de la liberté et les traditions de l'ancienne vertu politique. Il a comparé ces peuples avec les français, italiens, espagnols. Ces nations sont, selon son avis, les nations les plus corrompues du monde.<sup>19</sup>

La « vertu » est, d'après Machiavel, en première ligne une notion politique, puisque Machiavel n'est pas moraliste et ne s'est pas occupé des problèmes de la morale individuelle. Dans le Prince il examine la notion du bien et du mal du point de vue des deux termes opposés: utilité et défaut politiques. C'est à bon droit que Cassirer attire l'attention sur le fait que cette question peut être, de même, examinée seulement avec considération des circonstances contemporaines. Ce livre a été écrit aux fins des principautés nouvelles, des petits Etats italiens fondés par les « condottieri » et ne désire que les pouvoirs de conseils nécessaires servant à les défendre contre les périls. Toutes ces tyrannies avaient besoin, justement à cause de leurs bases instables, de moyens extraordinaires pour assurer leur existence.<sup>20</sup>

Beaucoup de gens posent la question de savoir si Machiavel avait eu foi dans le progrès de l'humanité? La réponse y relative est à chercher dans ses Dissertations. Machiavel expose dans la préface de son livre l'importance que revêt le travail des générations successives. Lui-même, il ne désigne que le chemin à suivre, mais ses efforts sont à continuer par d'autres aussi, et les résultats encore insuffisants et produits par lui, ne seront pas perdus.

De ses expériences et méditations se déploya peu à peu une philosophie: l'histoire n'est pas la suite d'activités humaines incohérentes, mais elle résulte de l'évolution ayant une direction définie. Cela s'exprime dans le fait, comme le démontrait l'exemple de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, que les petits Etats ont tâché de se développer en monarchies organisées mieux et plus centralisées et qui étaient capables d'assurer une meilleure défense et une plus grande prospérité. Le symptôme de l'orientation des petits Etats vers un Etat puissant et pouvant les agglomérer, n'est plus accidentel. Cela ne s'effectue pas qu'entre des Etats soumis aux rapports communs géographiques, linguistiques, d'intérêts et cultures connexes. Le succès de pareilles entreprises amenait au jour l'intention latente des peuples de réaliser les conditions d'une existence sûre et favorable.

<sup>16</sup> *Machiavel*: Conversations, livre I, XXVII. p. 156.

<sup>17</sup> *Machiavel*: Le Prince, XVII, p. 56. cf. *Bernard Guillemin*: op. cit. I, pp. 274—276.

<sup>18</sup> *Machiavel*: Conversations ... livre I, XI. p. 126.

<sup>19</sup> *Machiavel*: Conversations ... livre I, LV. p. 212. cf. *Ernst Cassirer*: op. cit. I, p. 183.

<sup>20</sup> *Machiavel*: Conversations ... livre II, Préface, p. 227.

La notion se rapportant à l'histoire des peuples créée par Machiavel, n'est pas une idée abstraite. Il se préoccupe de l'examen concret d'un événement, avec l'intention de produire des exemples suggestifs pouvant servir d'enseignements.<sup>21</sup>

### 3. Machiavel et l'Etat

Machiavel n'avait pas d'illusions en ce qui concerne les nouvelles petites tyrannies italiennes (« principati nuovi »), mais à cet égard les républiques urbaines ne faisaient pas d'exceptions, non plus. Il n'a pas pu passer sur les défauts de celles-ci. Mais prenant en considération les circonstances du moment et la situation de l'Italie d'alors, les nouvelles principautés étaient, selon son avis, le moindre mal de la vie moderne de l'époque. Leur existence lui semblait inévitable, tandis que la viabilité des républiques urbaines était appréciée par lui avec scepticisme, quoiqu'elles éveillent ses sympathies.<sup>22</sup>

Le Prince laisse voir clairement que ce sont deux facteurs qui, d'après Machiavel, mettent en danger un prince : l'un d'eux exerce son influence de l'intérieur de la part des sujets, l'autre de l'extérieur du côté des pouvoirs extérieurs. Contre ces derniers on peut se défendre avec de bonnes armes, d'armées et de bons alliés. Tandis que des périls externes ne menacent pas, les relations internes restent toujours calmes. Dans un monde où règne la loi de fer de la force et qui est menacé, pour cette raison, sans cesse par l'anarchie, l'Etat représente la seule garantie de l'ordre et de la sécurité.

L'Etat est pour Machiavel une structure homogène avec des parties se rattachant étroitement les uns aux autres, et dont le centre dirige chacune des parties et dont toutes les parties s'adaptent au centre. Selon son avis, l'Etat n'est pas adjoint à l'Eglise, il unit en soi-même tous les pouvoirs.<sup>23</sup>

<sup>21</sup> Sous ce rapport il faut examiner l'oeuvre de Machiavel intitulée *L'histoire de Florence* qui n'est seulement une série détachée de tableaux pittoresques et dans laquelle il ne se borne pas à la description de campagnes et conquêtes. Il ne réduit pas l'histoire à l'histoire des régnaux ou à l'histoire des expéditions militaires. Machiavel y critique les historiographes florentins qui n'ont pas pu intégrer leur histoire dans une unité organique. Justement c'est pourquoi Burckhardt se prononce d'une manière élogieuse sur Machiavel. « Dans ses récits florentins, Machiavel considère sa ville natale entièrement comme un être vivant et considère son développement un processus individuel et donné par la nature; Machiavel était le premier parmi les modernes qui en était capable. » « La valeur du livre de Machiavel est „haut niveau" et en son espèce même « unique » (Jacob Burckhardt : op. cit. I, p. 45.)

<sup>22</sup> Ernst Cassirer: op. cit. I, p. 184.

<sup>23</sup> En connexion avec la conception sur l'Etat de Machiavel, les suivants sont dignes de mentionner: La théorie politique du Moyen-Age distinguait le pouvoir ecclésiastique du séculier. En ce temps-là la notion de l'Etat n'était pas encore usuelle. En principe, l'Etat était identique avec le pouvoir de la puissance séculière, avec celui des personnes exerçant le pouvoir, en devant l'Empereur romain-germanique comme la tête au moins nominale des monarchies chrétiennes. Le christianisme entier a représenté en principe une seule communauté politique, sur laquelle le pontificat, par son influence spirituelle, s'arrogeait une certaine suprématie de caractère plutôt arbitral. Le pouvoir séculier était donc borné par l'Eglise d'une certaine manière. Cette conception de l'Etat a perdu de sa portée avec l'accroissement de l'autorité politique des royaumes nationaux; un grand rôle y jouait aussi l'étude du droit romain, son influence accrue et exercée sur la pensée publique de ces temps. A cette époque se déroule la lutte entre le droit canonique et le droit de l'empereur (la réception du droit romain.), et on rencontre conformément aux circonstances, d'importants différends de vue. Mais le pouvoir séculier était dans l'âge féodal, dans une manière quelconque un pouvoir privé, ayant son parallèle, le pouvoir spirituel de l'Eglise, en qualité de sa concurrence. Excepté le padouan Marsilius, peut-être aucun penseur politique du Moyen-Age ne s'est pas prononcé sur l'Etat selon la conception moderne de notre temps: en l'apostrophant comme un pouvoir suprême qui embrasse tout. L'Etat moderne, même en sa formation fédérale, est plus centralisé que ne l'était la plus forte monarchie du Moyen-Age. L'Etat séculier — remarque Ernst Cassirer — a existé déjà beaucoup avant les temps de Machiavel. On peut se rapporter à la monarchie sicilienne de Frédéric II qui



On cherche en vain la définition explicite de la souveraineté dans les ouvrages de Machiavel qui est à retrouver plus tard dans les oeuvres de Bodin ou Hobbes. Mais la conception de l'Etat qui était quasi « la mère » de cette notion définie plus tard, peut être déjà découverte. Machiavel a accepté comme fait inaltérable la thèse selon laquelle l'Etat est omnipotent et qu'il a droit d'exiger la fidélité sans conditions de ses citoyens. Machiavel a décrit l'Etat comme la seule source du pouvoir public.

« Parmi tous ceux qui pensaient qu'un Etat se laisse construire, — écrit Jacob Burckhardt, — Machiavel est incomparablement le plus important », Il considère les forces disponibles toujours comme forces vives et actives, il formule bien et d'une façon large les alternatives, en ne tâchant pas désorienter ni soi-même ni d'autres ».

« Son programme le plus complet se rapportant aux modalités de l'organisation d'un nouvel ordre d'Etat florentin était exposé dans ses mémoires écrites à Léon X... Il est très intéressant de voir, comment il espère introduire la république dans la succession des Médicis, notamment une démocratie gardant un juste-milieu quelconque ». On ne pourrait pas s'imaginer un ouvrage de base plus artificiel: « ...pareil d'un coup d'oeil jeté dans un mécanisme d'horlogerie. »<sup>24</sup>

L'Etat est donc une association organique des individus autorisés même, aux fins de faire avancer la vie de la société, de contraindre sa volonté par force aux individus qui en sont les parties constituantes.

C'est la force qui est portée en premier plan comme notion centrale de la conception politique machiavélienne. Il a vu un moyen politique dans la force. L'Etat est la concentration des pouvoirs, mais l'emploi de la force se trouve en mains des hommes. Celui qui en même temps ne s'acquiert pas la force avec le règne, échoue facilement. D'après Machiavel l'Etat représente en priorité la force et pas le pouvoir, donc la défense et l'attaque, c'est-à-dire une forte armée vers l'extérieur, la discipline et l'obéissance vers l'intérieur. Car la force décide sur l'existence et la survivance de l'Etat. Le politicien qui ne prend pas en considération cette circonstance, pêche contre l'Etat, semblablement aux princes lâches se faisant coupables vis-à-vis de l'Italie lorsque, par leur faiblesse, ils rendaient possible aux puissances étrangères la conquête de leur patrie.<sup>25</sup>

Le fondement de tous les Etats — proclame Machiavel — sont les bonnes lois et les armes fortes.

La question abstraite du meilleur régime gouvernemental n'est qu'une question de deuxième rang pour Machiavel. Lorsqu'il a jeté un regard sur l'Italie de son temps, il n'a vu que de petits Etats despotiques asservis par de petits tyrans. Il a vu des républiques autour de soi-même qui avaient été bouleversées par l'esprit de faction et la haine. Machiavel avait eu foi dans les républiques libres qui étaient, selon son avis, les idéaux du meilleur régime gouvernemental. Mais république ou bien tyrannie: le gouvernement ne pèse pas lourd dans la balance, — écrit-il, — si la puissance, le gouvernement ne sont pas assez forts, lorsqu'on ne peut pas se confier aux propres armes et forces, manquent la centralisation convenable et la fermeté aussi.

Tout cela est instructif du point de vue de ses idées sur le changement des régimes gouvernementaux. On peut distinguer des phases dans la vie des États, — dit Machiavel.

---

réalisait avant plus de trois siècles la monarchie absolue séculière du XVIIe siècle, dont finalement Machiavel était le théoricien le plus excellent. Dans la monarchie de Frédéric II régnait l'égalité complète des confessions. Elle était le type prématuré de la monarchie absolue et éclairée. L'intérêt suprême était celui de l'Etat. Dans ce temps-là c'était un phénomène sans exemple en Europe, et aucune théorie politique ne l'a justifiée que celle de Machiavel, — trois siècles plus tard. Cette doctrine a été construite par Machiavel. (Ernst Cassirer: op. cit. I, p. 171.)

<sup>24</sup> Jacob Burckhardt: La renaissance italienne. Trad. Elek, Artur (Préf. Juhász, Vilmos) Bp. Dante, 1945. p. 45.

<sup>25</sup> Machiavel: Le Prince, XII, pp. 41—45.

Les peuples se développent et changent parallèlement les formes du gouvernement. Ils avancent spontanément de la monarchie, à travers de l'Etat aristocratique dans la direction de la république, pour recommencer finalement le cycle avec toutes altérations accompagnant les différents régimes gouvernementaux. La grandeur et la décadence d'un peuple ont leurs motifs et le chef de l'Etat est capable de les influencer dans une certaine mesure, mais l'organisation étatique vieillit, s'abolit avec le temps, donnant éventuellement place à la naissance d'une nouvelle vie. Cette rotation correspond à la vie de la société. C'est le cercle qui est suivi par tous les États, — expose Machiavel. Il est vrai qu'il arrive rarement que les gens retourneraient au même régime gouvernemental. La cause en est que la durée de la vie des Etats n'est tellement longue qu'ils puissent supporter ces altérations plusieurs fois: ils tombent plus tôt. Des malheurs très variés épuisent les Etats, enlèvent successivement leurs forces et sagesse, et sous peu ils sont assujettis par un Etat voisin plus fort.<sup>26</sup>

Cette théorie des régimes de gouvernement, réitérée par Montesquieu dans tome VIII de l'Esprit des Lois, en y ajoutant l'explication des motifs qui les vivifient, les affections qui les guettent, peut être déjà retrouvée dans les oeuvres de Platon. Le mouvement circulaire est expliqué, tant par Machiavel que par Platon de façon que, les trois types d'Etat (monarchique, aristocratique, républicain) correspondent aux divers éléments de la population. Tantôt l'un d'eux tantôt l'autre est vainqueur: ils sont soumis à la loi générale de la vie. Tout ce qui est né, passe un jour; dès que la discorde lève la tête, l'Etat ne peut pas survivre si grande que soit sa perfection.

Les différents régimes gouvernementaux avaient été formés dans les communautés humaines par le hasard, — écrit Machiavel. Dans la mesure où elles se sont « accumulées » et aux fins de leur meilleure protection « on a fait chef » le plus fort et plus courageux d'entre eux. « C'est ainsi qu'il était né, par opposition aux choses nuisibles et vicieuses, la notion de l'honneur et de la bonté... » Et pour qu'elles évitent les malheurs causées par « des choses nuisibles et vicieuses », elles « étaient forcées à établir une législation et d'infliger des peines aux violeurs des lois: de ceci est née la notion de la juridiction. »<sup>27</sup>

Toutefois, sans une force armée, les bonnes lois sont inefficaces. Les armes fournissent toujours un soutien énergique aux lois. C'est pourquoi dit Machiavel les suivants: « Je néglige l'exposé sur les lois et je ne m'occuperai que des forces armées. »<sup>28</sup>

La force prêtant cohérence à l'Etat et en assurant son existence, n'est exclusivement une force matérielle. Le pouvoir maintenu par des forces physiques n'est qu'un moyen duquel le prince fait l'usage, plus ou moins selon ses propres capacités politiques. Pour Machiavel l'Etat n'est pas analogue à une institution correspondant à l'ordre de la nature. Il s'agit d'une oeuvre humaine, d'une formation artificielle, dont les cadres servent au développement des capacités du prince. Machiavel considère l'existence des capacités politiques du prince, son aptitude de direction d'une importance primordiale. D'après l'avis de Cassirer, la portée de Machiavel consiste entre autres dans la découverte se rapportant à la supériorité de la stratégie intellectuelle à celle de la stratégie militaire. L'esprit est pour lui l'arme politique la plus importante. La mentalité de Machiavel avait uni l'expérience politique et la connaissance de la nature humaine. Ces deux facteurs signifient la base de la science politique. Dans l'histoire de la pensée politique le mérite de cette découverte est attribué à Machiavel.<sup>29</sup>

Lorsque les hommes d'Etat, par manque de la vertu (virtù) politique, n'appliquent pas convenablement les lois et celles-ci ne fonctionnent pas bien, le besoin se fait de se servir d'un moyen étant capable d'assurer la stabilité et l'ordre de l'Etat. Ce moyen est l'autorité de l'Eglise. Pareillement à l'Etat platonique, celui de Machiavel précise les fonctions de la

<sup>26</sup> Conversations ... livre I, II, pp. 96—101. cf. *Bernard Guillemain*: op. cit. I pp. 267—270.

<sup>27</sup> *Machiavel*: Conversations ... livre I, II, p' 98.

<sup>28</sup> *Machiavel*: Le Prince, XII, pp. 41, cf. Ernst Cassirer: op. cit. pp. 185—186.

<sup>29</sup> *Ernst Cassirer*: op. cit. I, p. 202.

religion qui consistent dans la maintenance du respect des lois par le peuple et dans la conservation de l'ordre étatique.<sup>30</sup>

C'est pourquoi Machiavel conseille au prince: la religion est à protéger par les souverains, même s'ils ne sont pas convaincus de sa justesse. Machiavel ne s'intéresse pas à la religion, mais plutôt à son influence exercée sur la vie politique. Les gens sont instables, ils doivent dépendre toujours de quelque chose; il en résulte que la religion, de même que l'Etat, a son origine dans l'instinct atavique de la conservation et provient de la nature de l'homme.

En dépassant les cadres de cette influence la religion est indifférente pour Machiavel, sa curiosité ne s'étend pas, non plus, aux principautés sacerdotales basées sur des principes non-politiques. Sur l'Etat de l'Eglise il s'est prononcé, — comme on a vu, — avec une aversion explicite.<sup>31</sup>

Le besoin de la religion est d'après Machiavel une nécessité humaine et sociale qui, en dépendance des temps, lieux et circonstances, peut prendre des formes différentes et produire des prétentions diverses.

Machiavel a apprécié particulièrement la religion des Romains, car elle a suivant son opinion, développé toutes les vertus des gens étant avantageuses à la république: elle a prêté aide à ce que les citoyens se soumettent aux intérêts de l'Etat.

Machiavel ne voit pas de différences entre les religions particulières. Il néglige aussi la question de savoir si une religion est vraie ou fautive, il est important à son avis que la religion en question se montre favorable au développement du groupe des gens qui l'exercent.

Les analyses concernant Machiavel font l'approche de ses oeuvres en général de trois côtés. D'après l'une, Machiavel est le théoricien de la doctrine de l'absolutisme, et en effet, il exerçait sans doute une influence sur les méthodes politiques des deux siècles suivants. Selon l'autre méthode d'approche Machiavel est le précurseur fougueux du nationalisme qui, par les moyens de l'âge dont il était fils, s'efforçait de favoriser l'unification de sa patrie. La troisième interprétation affirme que Machiavel est l'observateur sans intérêts des événements politiques de son temps et, en sa qualité d'excellent publiciste, il avait dessiné avec grande maîtrise le tableau de son époque, notamment celui des relations politiques et de la situation historique de l'Italie de son âge.

Werner Kaegi prétend, il est probable que les Etats nationaux modernes n'auraient pas pu se dégager sans l'existence d'un pouvoir politique centralisé et que leur naissance était due plutôt à la création du pouvoir central qu'au renforcement de l'idée nationale.<sup>32</sup>

« La principauté nouvelle » était au début de l'âge moderne, sans doute, le produit du sentiment national, d'une part, et à la fois celui des efforts résolus d'un pouvoir tâchant réaliser ses objectifs qui se développaient et se fortifiaient parallèlement, d'autre part. Le motif de la libération de l'Italie, mentionné par Machiavel dans le dernier chapitre du Prince, a sous ce rapport une importance particulière.

Le programme offert par Machiavel échouait en Italie, quoiqu'il fût déjà réalisé plus tôt dans d'autres pays de l'Europe. « La bourgeoisie italienne du Moyen-Âge n'a pas été capable de passer de la phase corporative à la phase bourgeoise, — dit Gramsci, — car elle n'a pas pu se débarrasser du cosmopolitisme médiéval représenté par le pape, le clergé et l'intelligence séculière (humaniste), c'est-à-dire n'étant pas capable de créer un Etat indépendant, elle restait au cadre médiéval, féodal et cosmopolite. »<sup>33</sup>

Les motifs économique-historiques plus profonds de ce fait ont été exposés déjà en

<sup>30</sup> *Machiavel: Conversations ...* livre I, XI—XV. pp. 124—136.

<sup>31</sup> *Machiavel: Conversations ...* livre I, XII, pp. 128—130.

<sup>32</sup> *Werner Kaegi: Vom Glauben Machiavellis. Historische Meditationen, Zürich, 1942.*

<sup>33</sup> *Antonio Gramsci: op. cit. I, p. 172.*

détail et on a souligné ailleurs de même que dans le cas où le système de Savonarole (si on en peut parler) se renforcerait par hasard, on serait arrivé à une sorte de recontinuation anachronistique du Moyen-Âge caractérisée par la transcendance et l'ascèse discréditées depuis longtemps.

Antonio Gramsci s'exprime sur les succès « pratiques » de Machiavel en ce qui suit : « Charles V a étudié ses idées, Henri IV et Sixte V en préparaient des résumés esquissés. Cathérine de Médicis les a emportées en la France et elles étaient, peut-être, la source d'inspiration de sa lutte contre les huguenots et du massacre de la Saint-Barthélemy... Machiavel a apporté véritablement du profit aux Etats absolutistes cherchant leurs formes. L'explication en est qu'il a exprimé la philosophie de son époque et cette philosophie était plutôt européenne qu'italienne ».<sup>34</sup>

Machiavel était dans le fond zéléteur d'un système gouvernemental démocratique ou libre. Il admirait la république Romaine, mais pas l'empire romain. Il était démocrate d'après les notions de son âge. Il avait pour principe que les mêmes droits politiques reviennent aux artisans et petits commerçants qu'aux marchands riches et aux nobles (nobili). Le gouvernement populaire signifiait selon la conception démocratique de son temps, — et en Florence aussi, — que le régime gouvernemental est responsable au corps des électeurs, mais ne l'est pas à tous les habitants de l'Etat. En son temps toutes les personnes nées en Florence et y exerçant une profession indépendante, étaient comprises dans le corps des citoyens de Florence. De cette façon la démocratie ne s'étendait pas qu'à un cercle étroit de la population, on a pu s'attendre en première ligne de la part de celle-ci au patriotisme et à l'aspiration envers l'indépendance.

Selon l'estimation de la démocratie classique et de la démocratie urbaine développée à la fin du Moyen-Age, c'est l'indépendance sous un régime libre qui représente la valeur optimale. Honorable est en premier lieu la personne qui plaide courageusement dans l'intérêt des principes régnant dans les communautés. Dans cette démocratie on respectait tout d'abord l'intégrité personnelle et le courage moral. La sympathie pour la démocratie de son âge se montre sans doute dans les oeuvres de Machiavel. Dans tome seconde chapitre seconde des Dissertations il écrit les suivants : « ... l'expérience démontre que seules les citées libres ont pris d'extension et s'enrichissaient. »<sup>35</sup>

« Ce n'est pas l'avantage individuel, mais le bien public qui fait la grandeur des Etats, — dit Machiavel. Et il est incontestable que seulement la république s'occupe de l'avantage de la communauté en réalisant tout ce qui sert son profit. Il est possible cependant que l'une ou l'autre de ses mesures portent atteinte aux intérêts de quelques citoyens, mais un si grand nombre des gens jouissent des bienfaits que les protestations peu nombreuses des opprimés sont en vain, et l'Etat peut continuer tranquillement ses activités. »<sup>36</sup> Voilà chez Machiavel les germes de la « volonté générale » de Rousseau!

Quoique la capacité de gouvernement d'un peuple mûr au point de vue politique équivaille à celle des princes, on a besoin tout de même de bons dirigeants, — dit Machiavel. On y peut déjà voir les germes de l'élite politique. Bien qu'il ne traite pas dans ses oeuvres les droits de l'individu, la liberté est basée, à son avis, sur une controverse quelconque des

<sup>34</sup> Antonio Gramsci: Notices diverses. In: Antonio Gramsci: Le Prince moderne, op. cit I, pp. 318—319.

<sup>35</sup> La France est le prototype d'un processus unificatif graduel, développé peu à peu par la gestion patiente et persévérante d'une dynastie qui l'avait accompli avec endurance et assiduité, en commun avec un grandiose esprit populaire, aux fins d'assurer, unifier et étendre le royaume français. La modification d'un pareil programme avec l'indice d'une orientation plus claire vers le principe de l'expansion territoriale aurait suffi à ce que l'idée nationale devienne, sous peu, le symbole de la dictature. Voici le point de départ idéologique de l'absolutisme au cours des siècles suivants.

<sup>36</sup> Machiavel: Conversations ... livre II, p. 234.

citoyens. Grâce à la lutte permanente entre les patriciens et les plébéiens, — expose-t-il — la liberté romaine avait pu exister pendant des siècles.<sup>37</sup>

« Machiavel ... fait figure de la période de transition prenant son début avec l'Etat républicain et corporatif, et tendant vers l'Etat de la monarchie absolue. Il n'est pas capable de se détacher de la république, mais il comprend que seul un souverain absolu peut donner la solution des problèmes de l'époque », — écrit Antonio Gramsci.

« La perte tragique de l'équilibre intérieur de la personnalité de Machiavel mériterait un examen spécial. »<sup>38</sup>

Macaulay écrit les suivants sur Machiavel dans son célèbre essai de portraits: « ... nous connaissons peu d'écrivains qui révéleraient une telle grande élévation des sentiments, un enthousiasme si pur et véhément pour le bien commun, une manière de voir tellement juste par rapport aux droits et obligations des citoyens que précisément Machiavel. »<sup>39</sup>

« Il est difficile de s'imaginer une situation plus douloureuse que celle d'un grand homme étant condamné à surveiller la longue agonie d'un pays épuisé, — de voir s'éteindre un par un les signes de la vie, jusqu'à ce que finalement ne restent que l'obscurité froide et le dépérissement. Cette tâche sans joie et ingrate fut le lot de Machiavel ». ... « Semblablement à une ancienne église déshonorée par l'architecture barbare des époques successives, qu' on observe avec intérêt, on éprouve aussi un grand intérêt pour le caractère de Machiavel justement à cause des circonstances qui en même temps le dégradent. Et les proportions originelles se dégagent encore mieux par leur contraste composé de tristes et inconvenables superpositions. »<sup>40</sup>

Lorsque le lecteur éloigné se plonge dans les oeuvres de ce grand écrivain et penseur en tâchant de comprendre les pensées de ce politicien mort depuis quatre et demi siècles, il éprouve l'impression:

« ... Quoniam medio de fonte leporum

Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat: Aut quum conscius ipse animus se forte remordet. »<sup>41</sup>

<sup>37</sup> *Machiavel: Conversations ...* livre I, IV. pp. 103—105.

<sup>38</sup> *Antonio Gramsci: Notices diverses.* In Antonio Gramsci: *Le prince moderne*, op. cit. I, pp. 319.

<sup>39</sup> *Thomas Babington Macaulay: Machiavelli.* In: *Macaulay: Essais, choix*, préf. Sükösd, Mihály, Budapest, Ed. Gondolat, 1961, p. 43—44.

<sup>40</sup> *Thomas Babington Macaulay: Machiavelli*, op. cit. I, pp. 72—73.

<sup>41</sup> „...Parce que de la source des délices jaillit une amertume quelconque qui au milieu des plaisirs nous serre la gorge; ou quand la conscience coupable est déchirée de remords...”